



COMMUNIQUÉ DE PRESSE

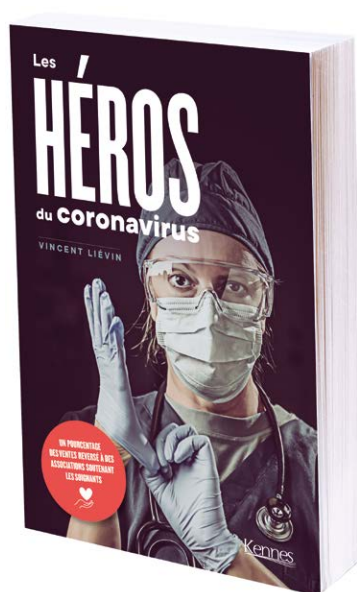
# LES HÉROS DU CORONAVIRUS

VINCENT LIÉVIN

UN POURCENTAGE  
DES VENTES REVERSÉ À DES  
ASSOCIATIONS SOUTENANT  
LES SOIGNANTS



ILS ONT LUTTÉ ACTIVEMENT CONTRE LE COVID-19 EN FRANCE ET AILLEURS...



Ils s'appelaient Li Wenliang, Roberto Stella, Jean-Jacques Razafindranazy ou encore Lorna Breen. En Chine, en Italie, en France, aux États-Unis et ailleurs, des médecins, des infirmiers, des aides-soignants ont donné jusqu'à leur vie pour sauver des milliers de personnes atteintes du coronavirus.

D'autres figures ont fait la une des médias, comme le docteur Lionel Lamhaut, qui a aménagé des TGV pour permettre le transfert de malades, ou le professeur Delabrousse, qui a fait une découverte majeure permettant de mieux soigner les patients atteints. Des centaines de militaires, de pompiers, de bénévoles de la Croix-Rouge ont pris en charge les malades jusque chez eux pour atténuer leurs souffrances ou apaiser leur fin de vie. Des personnalités – Sandrine Belouzard, Gilbert Deray, Gérald Kierzek, Michel Cymes – ont incité les citoyens à se mobiliser au-delà des applaudissements.

Cet ouvrage s'est donné pour mission de tracer le portrait de celles et ceux qui, par leur engagement, ont permis aux citoyens de surmonter cette crise sans précédent. Il se veut aussi un vibrant hommage à cet élan de solidarité que l'on a vu émerger partout dans le monde.

## À PARAÎTRE LE 1<sup>ER</sup> JUILLET 2020

Auteur : Vincent Liévin  
Format : 140 x 215, broché  
Pages : 192  
ISBN : 9782380751765  
NUART : 7653554  
Prix : 19,90 €

## L'AUTEUR

Journaliste indépendant pour Le Spécialiste et MédiSphère, ancien collaborateur du Journal du Médecin, **Vincent Liévin** rencontre au quotidien tous les acteurs du monde hospitalier (médecins, patients, associations de patients, décideurs politiques et lobbyistes). Spécialisé en santé depuis vingt ans, il est régulièrement associé aux publications du Fonds de la Recherche Scientifique, est professeur invité à l'Institut des Hautes Études des Communications Sociales et est l'auteur d'un ouvrage de référence sur la crise de la dioxine.



## LE MOT DE L'ÉDITEUR

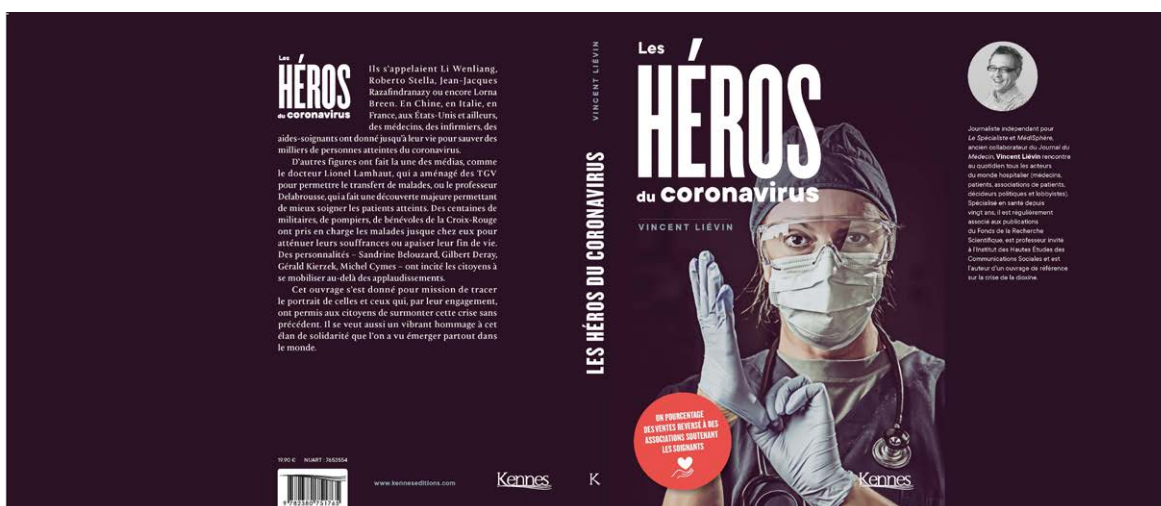
La crise du coronavirus a pris tout le monde au dépourvu. Personne ne s'attendait à ce que le Covid-19, ce virus venu de Chine, se répande aussi vite et ne cause autant de dégâts et de morts. Personne n'a été épargné. Mais cette crise nous a également montré, en France et ailleurs, que les gens pouvaient faire preuve de solidarité et de courage devant l'adversité : le corps médical, les entreprises, les particuliers, tous se sont mobilisés pour lutter contre le coronavirus et ses conséquences néfastes.

C'est pour rendre hommage à ces personnes, ces héros, que Kennes Éditions a décidé de collaborer avec le journaliste Vincent Liévin afin de publier *Les Héros du coronavirus*. Cette biographie reprend une quarantaine de portraits. Qu'ils soient aide-soignants, infirmiers, ambulanciers, médecins, scientifiques, journalistes, personnalités connues ou anonymes, toutes et tous se sont démarqués durant cette pandémie.

## ELLES ET ILS SONT *LES HÉROS DU CORONAVIRUS*

Nom	Nationalité	Profil
Ader Florence	FR	Infectiologue à l'Hôpital de la Croix-Rousse aux Hospices civils de Lyon (HCL)
Alaimo Valerie	BE	Infirmière
Alexanian Céline	FR	Médecin généraliste
Almeida June	UK	Chercheuse
André Emmanuel	BE	Médecin microbiologiste
Ansiaux Marie	BE	Infirmière en unité Covid-19
Bertemes Gregory	BE	Ambulancier volontaire à la Croix-Rouge
Chowdhury Abdul Mabud	UK	Urologue
Cocle Roger	BE	Ingénieur, patron dans l'industrie aéronautique
de Longueville Xavier	BE	Directeur médical de l'Hôpital psychiatrique du Beau Vallon, à Namur
Delabrousse Eric	FR	Professeur et radiologue du CHRU
Devos Philippe	BE	Médecin-spécialiste, chef des soins intensifs de l'Hôpital de Liège (CHC), président de l'Absym, principal syndicat de médecins spécialistes
Drosten Christian	ALL	Chef du département de virologie de l'Hôpital universitaire de la Charité à Berlin
Faragoni Marie-Noëlle	FR	Infirmière à domicile
Fauci Anthony	US	Immunologue
Fen Ai	CHINE	Médecin l'hôpital central de Wuhan
Gala Jean-Luc	BE	Infectiologue, professeur de médecine à UCLouvain et directeur du Centre de technologies moléculaires appliquées CTMA
Gilbert Marius	BE	Épidémiologiste, maître de recherche FNRS
Gomez Guillaume	FR	Chef des cuisines du Palais de l'Élysée
Arpin Isabelle	BE	Cheffe étoilée à Bruxelles
Gonzalez Bernard	FR	Médecin généraliste
Jamin Baptiste	FR	Ingénieur et entrepreneur français à Nantes, créateur de respirateurs
Janeiro Yannick	FR	Président de la Fédération nationale des techniciens ambulanciers urgentistes (FNATU) et président du Groupement des transports sanitaires urgents (GTSU) du Finistère

Kleim Marie	ALL	Infirmière à domicile
Lacombe Karine	FR	Cheffe du service des maladies infectieuses et tropicales de l'Hôpital Saint-Antoine de Paris
Lamhaut Lionel	FR	Médecin urgentiste du Samu, président de l'association Sauv Life, professeur à l'Université Paris-Descartes
Leroy Philippe	BE	Médecin, directeur général du CHU Saint-Pierre
Loriau Marie-Cécile	BE	Directrice de maison de repos
Martin Valérie	FR	Directrice d'EHPAD
Moore Tom	GB	Colonel honoraire, ancien officier de la British Army
Neirinckx Pierre	BE	Médecin général-major de la Défense belge
Pannizzotto Sandra	BE	Pédiatre
Pittet Didier	CH	Médecin épidémiologiste
Raoult Didier	FR	Chercheur-professeur, à la tête de l'Institut hospitalo-universitaire Méditerranée Infection (IHU) de Marseille
Razafindranazy Jean-Jacques	FR	Urgentiste
Sylvain	FR	Adjudant-pompier
Tapley Margaret	UK	Infirmière auxiliaire
Ureel Bernadette	BE	Pharmacienne
Van Ranst Marc	BE	Virologue à la KULeuven et chef du laboratoire de référence
Vescosi Frédérique	FR	Cheffe de service du Groupement de coopération sanitaire de stérilisation des Alpes maritimes
Wathelet Marc	BE	Docteur en sciences, spécialiste des coronavirus humains
Des milliers de citoyens, de 7 à 97 ans!		



**CONTACT AUTEUR**

**Vincent Liévin** - Journaliste, Community Manager, Professeur invité à l'IHECS // [laplumevincent@hotmail.com](mailto:laplumevincent@hotmail.com)  
 Téléphone : +32(0)477417523  
 Twitter : @vliesante

**CONTACT MÉDIA ET PARTENARIAT**

**Ben Choquet** - Directeur commercial et communication // [benchoquet@kenneseditions.com](mailto:benchoquet@kenneseditions.com)  
 Téléphone : +32(0)494517467  
 Kennes Éditions - Rue de la blanche borne 15, 6280 Loverval (BE)

## MARIE ANSIAUX

Infirmière en salle d'opération et en unité Covid-19

*« Les événements vécus ces derniers mois resteront à jamais gravés dans ma mémoire... »*

Volontaires ou contraintes, les infirmières ont été en contact permanent avec les patients Covid-19, sans avoir toujours bénéficié du meilleur matériel pour affronter la pandémie. À l'hôpital, à domicile ou en maison de repos, ces héroïnes ont véritablement « mouillé leur maillot », comme on dit dans le jargon sportif, alors qu'elles n'œuvrent certainement pas dans le secteur le mieux payé ! Armées de leur seule passion, elles ont soigné sans compter, parfois dans la sueur et les larmes. Après deux mois de pandémie, plus de 6 infirmières/infirmiers belges francophones sur 10 (62 %) risquaient l'épuisement professionnel, selon la SIZ Nursing, l'Association francophone des infirmiers de soins intensifs de Belgique.

Plongée dans le quotidien de Marie Ansiaux, engagée auprès des malades depuis le début de la crise.

Dans l'hôpital du CHR de Liège, Marie passe ses journées au bloc. Les opérations, elle connaît. Voilà quatorze ans qu'elle s'investit aux côtés de ses collègues sans jamais se départir de sa légendaire joie de vivre. Le mercredi 18 mars, « le petit rayon de soleil » est toutefois rattrapé par la Covid-19. « On nous a demandé d'aider les autres équipes. On ne nous a pas vraiment laissé le choix. »

Tout de suite, elle pense à sa famille, à son petit garçon et à son époux, indépendant dans la construction, qui a déjà connu des épisodes de pneumothorax. « Je m'inquiétais pour lui car je le savais à risque. De mon côté, je devais être vigilante parce que plus jeune, j'ai eu des soucis rénaux. » Pour son fils, elle reste prudente,

## LES HÉROS DU CORONAVIRUS

mais elle comprend rapidement que la jeune génération est moins touchée.

Très rapidement, les habitudes changent, d'autres réflexes se mettent en place. Grande professionnelle, Marie prend les mesures nécessaires au prix de certains déchirements personnels – l'effrayante perspective de ramener le virus dans sa famille est toujours bien présente dans son esprit : « Quand mon enfant courait vers moi à mon arrivée, je devais l'arrêter avant qu'il ne me touche. Je commençais par me laver entièrement. Au quotidien, tant à l'hôpital que chez moi, j'avais créé un circuit propre et un circuit sale. Tout avait une place précise. Une simple inattention pouvait suffire à nous mettre tous en danger. Par exemple, je me lavais toujours les cheveux parce qu'on m'avait dit que le virus pouvait y rester plus longtemps que sur une surface plane. »

Une nouvelle routine s'installe au quotidien : « Personne d'autre que moi ne pouvait monter dans la voiture. J'avais mes masques et je désinfectais mon volant et les poignées. »

À l'hôpital, au début, c'est très compliqué : « On nous a changés de site. Les vestiaires étaient à la limite de la décence alors que nous devions garder une hygiène irréprochable. En plus de nos journées harassantes, nous devions nous battre pour obtenir de meilleures conditions. »

Ce quotidien à côtoyer le virus ne ressemble évidemment en rien à ce que Marie a connu précédemment en salle d'opération. Au cœur de l'hôpital, les urgences sont réparties en deux zones : une Covid-19 et une saine. Les ascenseurs sont bloqués pour que les deux zones soient bien séparées, et les espaces de vie qui permettaient auparavant au personnel soignant de souffler entre deux feux sont réduits. « Au début, on n'avait même pas de masques FFP2. Dans ces conditions où l'on manque de garanties en matière de protection, on doit faire attention à tous nos gestes. Même pour boire ou manger, actions qui nous obligent à retirer fréquemment notre masque, nous devons rester très attentifs. » Ces fameux masques font l'objet de toutes les attentions :

MARIE ANSIAUX

« Nous devons économiser sur ce poste pour préserver les stocks disponibles. Ce qui augmentait bien entendu le risque de contamination. »

Ce face-à-face avec le virus laisse des traces, affaiblit l'organisme. Le lundi 13 avril, Marie a 38 °C de température, sans toutefois se trouver dans un état fébrile. « J'ai fait de la fièvre et j'ai toussé durant cinq jours. J'ai été testée, avec un résultat de frottis négatif le 17 avril. J'ai donc poursuivi mes activités. »

En effet, le travail n'attend pas et les patients affluent : « Ils arrivaient toujours en plus grand nombre par l'entrée des urgences. Une zone de tri avait été mise en place dans le garage des ambulances. Les patients étaient tout d'abord examinés par un médecin ou une infirmière avec une liste de symptômes à détecter (toux, maux de ventre...) pour savoir si le patient était atteint de la covid ou non. »

« Quand un patient était testé positif, on le couchait dans un lit, on lui mettait un masque, on recouvrait son corps d'un drap de lit et il entrait en zone covid. Il fallait surtout éviter toute contamination. On plaçait le patient dans une chambre et on ne le touchait pas. Si c'était un cas urgent et que l'on devait l'intuber, on le mettait dans une zone particulière avec des respirateurs et là, on pouvait agir rapidement. »

Pour les infirmières, et pour chaque patient, l'heure est à la plus grande vigilance et il faut d'abord s'appareiller en conséquence : « Paire de gants, blouse de protection... Au début, on craignait que ce type de blouse ne nous protège pas assez, alors on a voulu avoir nos tabliers de salle d'opération, que nous avons pu faire venir de l'autre site. Par la suite, l'équipe d'hygiène nous a confirmé que les blouses simples étaient suffisantes. »

Vient l'étape la plus délicate, le risque zéro de transmission au niveau de la tête : « On portait un bonnet sur nos cheveux. On enfilait ensuite une cagoule et on s'équipait de nos masques avec des lunettes de protection par-dessus. Par la suite, nous avons reçu une visière de protection. On se sent évidemment plus en sécurité avec cette visière, mais elle est difficile à supporter... Elle comprime

## LES HÉROS DU CORONAVIRUS

notre front et devient lourde à porter lorsqu'on enchaîne les admissions.» Un jour, Marie doit soigner une femme âgée démente qui crache sur le personnel : « Dans ces moments plus délicats, j'étais contente d'avoir ma visière! » La plupart du temps, quand leur santé le permet, les patients se déshabillent tout seuls.

Commence alors le balai des examens pour connaître l'état réel du patient. « Ils subissaient tous une biologie clinique et un électro-encéphalogramme, en prévention d'un éventuel traitement à la chloroquine. Le patient partait au scanner. Des housses "mortuaires" étaient alors posées avec les draps de lit, la priorité étant de garder l'extérieur de la housse saine pour éviter les risques de contamination. Les collègues fermaient la tirette en ne laissant que le visage du patient découvert, avec la demande de scanner accrochée. À l'arrivée au scanner, le personnel ne touchait pas le patient pour réduire à nouveau les risques de contamination. Il touchait juste la housse et réalisait l'examen. »

Devant l'urgence de la situation, ce protocole est mis en place sans réelle formation au préalable. « Nous avons été mis devant le fait accompli. Tout s'est passé très vite, comme l'arrivée de la pandémie. Certains collègues de plus de 55 ans ont été isolés de tout risque et ont suivi la formation à l'habillage et au déshabillage des patients covid. Nous n'avons pas eu cette chance, nous avons tout appris sur le terrain. Nos chefs nous ont dit d'y aller, sans que cela soit sur base volontaire. Heureusement, le sens du devoir, on l'a ou on ne l'a pas, même si nous n'acceptons pas d'avoir le couteau sous la gorge. On y est donc allés! »

Mais qu'on soit passionné ou pas, qu'on ait peur ou pas, chaque geste doit s'apprendre. « Sans formation, au début, on a tâtonné, il faut le reconnaître. J'avais bien l'expérience des circuits propres et sales, mais pas d'une prise en charge aussi minutieuse. Par la suite, nous avons eu des explications plus précises encore sur l'équipement et les mesures d'hygiène à adopter. »

Sur le terrain, pas le temps d'approfondir la formation et de répéter les gestes avant de les pratiquer. « Très vite, les patients

MARIE ANSIAUX

ont commencé à affluer. De dix chambres, on est passé à quinze, à deux infirmières pour cinq chambres, aidées par du personnel volant et des collègues des urgences pédiatriques covid dès que leur activité le leur permettait. »

Chaque jour, le même rituel se répète, sans permettre la moindre baisse de concentration. Avec comme leitmotiv ces réflexes qui sauvent, précis, justes, calculés. « On devait nettoyer tout le matériel avant de le faire passer d'une chambre à l'autre. On avait ainsi un l'électrocardiographe pour faire des ECG, (électrocardiogramme) pour cinq chambres. Il fallait donc le nettoyer après chaque utilisation, tout comme le brancard du scanner. » Les journées s'enchaînent et les pauses se font rares. « Souvent, le matin, on essayait de ne pas arriver l'estomac vide parce qu'on ne savait pas si on aurait le temps de déjeuner. L'après-midi, les patients arrivaient plus nombreux encore. On devait s'accrocher et multiplier les soins indispensables pour garantir la respiration. »

Tous ne quitteront malheureusement pas le service en vie. La mort rôde. S'installe. « Comme infirmières en salle d'opération, nous étions très rarement confrontées à la mort. Auparavant, je travaillais dans un service d'hospitalisation de jour, avec moins de décès. Pour ma part, je n'avais jamais autant côtoyé la mort. »

Son univers de travail change radicalement. Lourd. Pesant. « En quelques jours, je me suis retrouvée face à des patients en très grande difficulté respiratoire ou qui ne respiraient plus. Les médecins devaient se résoudre à apporter des soins de confort et un accompagnement de fin de vie à des patients âgés en détresse respiratoire telle qu'aucun traitement ne pouvait les sauver. » Dans les couloirs, les housses mortuaires utilisées pour les scanners commencent à remplir leur véritable office.

Dans ces moments, il n'est pas rare que les infirmières craquent. « Nous n'avons pas été formées pour affronter ce type de situation. On s'entraidait comme on pouvait, mais face à de tels événements, deux mois, cela paraît une éternité. On est restées soudées. Trois de



## LES HÉROS DU CORONAVIRUS

mes collègues sont devenues des amies. On débriefait ensemble par message. Parfois, si l'une d'entre nous craquait, on la réconfortait en paroles ou d'une caresse dans le dos, parce qu'on ne pouvait évidemment pas se câliner.»

Inévitablement, Marie emporte cette ambiance sombre à son domicile. « C'était bouleversant. Le soir, j'en discutais avec mon époux pour mettre des mots sur les situations. Prendre du recul. Être écoutée.» Ses amies infirmières souffrent aussi : « Les limites étaient atteintes. Je faisais des pauses que je ne faisais pas avant, je dormais très mal parce que je ne récupérais pas la nuit et parce que j'angoissais. Parfois, je me réveillais en panique, comme si j'étais en train de commettre une erreur ou que j'étais contaminée. Il est arrivé qu'on ne puisse se permettre qu'un jour et demi de repos après quatre nuits dans le service Covid-19.»

L'usure la guette, Marie ne s'en cache pas. L'urgence de respirer, de reprendre son souffle. La passion ne suffit pas à affronter ce drame quotidien. « Je pensais que j'allais bientôt arrêter. À un moment donné, la machine arrive à court de carburant. On a tous nos limites : un décès, deux décès, vingt décès... Des gens sont morts seuls. Parfois, un membre de la famille pouvait venir en tenue de cosmonaute. C'était très difficile de regarder un patient partir dans ces conditions.» À un médecin qui s'étonne de l'énergie qu'elle parvient encore à déployer, elle répond : « Ce n'est qu'en apparence... »

Pourtant, l'ambiance est bonne au sein de la nouvelle équipe. « Ils nous ont merveilleusement accueillis et nous ont proposé de rester avec eux après la pandémie. Nous avons tissé des liens. Mais pour le moment, la question ne se pose pas. Même aujourd'hui, je n'arrive plus à déconnecter réellement et à profiter de ma famille. Je suis pourtant très forte de caractère et je suis en général capable de surmonter toutes sortes de situations. Il va me falloir du repos avant de décider si je continue ou pas. Tout cela va prendre du temps. Je n'oublierai jamais et cela restera gravé à jamais dans ma mémoire... »

MARIE ANSIAUX

Cette situation est rendue encore plus difficile par un quotidien qui a été entièrement chamboulé. « Je n'ai même plus la possibilité ni l'énergie de faire du sport. Avant, la course à pied me permettait d'aller mieux. Heureusement, j'ai un homme exceptionnel et un petit garçon génial. »

Lasse, elle se fâche sur les personnes qui n'ont pas conscience de l'importance de respecter les règles : « Les gens ne comprennent pas toujours ce que nous vivons. La deuxième vague fait peur parce qu'on va nous demander de déployer la même énergie et nous n'en sommes tout simplement plus capables. Avec les opérations de jour qui recommencent parce que les hôpitaux et les chirurgiens veulent reprendre leurs activités... On ne veut pas devenir haineuses, mais à un moment, on ne peut plus tirer sur la corde ! »

Après la pandémie viendra le moment de rendre des comptes. Depuis des mois, en Belgique, le combat des blouses blanches pour une meilleure reconnaissance est largement médiatisé, même s'il n'a pas eu le même écho auprès du public que depuis la pandémie. Il n'est pas encore suivi d'effets dans les textes et les revalorisations se font attendre. Les heures passées en compagnie du virus à côtoyer la mort ne pourront être ignorées par les autorités sanitaires et politiques. Par respect, un geste devra être posé. Les applaudissements à 20h ne suffiront pas longtemps à mettre du baume au cœur ; il faudra leur offrir une vie décente qui passe notamment par une revalorisation salariale. Dans ce métier, on ne quitte pas le patient à 18h s'il reste un soin à réaliser. Quand on sait que, avant la pandémie, on en était dans certains hôpitaux à compter si les infirmières auraient droit à trois tenues propres par jour, on réalise le long chemin qu'il reste à parcourir...